

procédé inventé par Claudet, avec des sujets domestiques ou des vues du pays. Dans un coin, une relique : une Vierge en bois faite par Perraud, chez le père Auvernois, son premier maître... Et, au-dessus de ces merveilles, mollement baignées dans le demi-jour venant de la verdure extérieure et dans les reflets roses des terres cuites, on voyait, accrochés aux murs, des toiles d'amis, des paysages de la Franche-Comté avec leurs roches grises et leurs ruisseaux abrités de grands arbres, quelques médaillons, quelques portraits d'intimes et d'hommes célèbres, entre autres celui de M. Marcou, le savant géologue salinois.

Nous nous assîmes là et nous causâmes longuement d'art, de Joseph Perraud, de Courbet, de Max Buchon, parmi lesquels Claudet a vécu et dont il a reçu en quelque sorte l'éducation artistique, enfin, de lui-même, ce qu'il fit avec une modestie charmante. Sa parole, un peu traînante avec un léger grassaiement, était simple, bon enfant, pleine de charme et d'abandon.

Il appartient à une bonne famille bourgeoise de Salins. Son grand-père, député au Corps législatif pour l'arrondissement de Poligny, mourut, en 1812, conseiller à la cour de Besançon. Quant à son père — dit Max Buchon, — inspecteur des douanes, se trouvant veuf en 1842 avec un bambin de deux ans, d'une constitution très chétive, il prit aussitôt sa retraite pour revenir à Salins se consacrer tout entier à l'éducation de son fils, dans sa résidence héréditaire. C'est là que Max Claudet a grandi comme un jeune sauvageon, sans autres leçons scolaires que celles de son père et sans autre initiation professionnelle qu'un an de leçon du sculpteur Darbois, à Dijon, et deux mois passés dans l'atelier de Jouffroy, à Paris. Dès lors, c'est-à-dire depuis l'âge de dix-neuf ans, il travailla sur son propre fonds et à ses risques et périls. Des livres, des crayons, une forte nourriture et la